

« César et Drana »

Diane Godin

Numéro 76, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, D. (1995). Compte rendu de [« César et Drana »]. *Jeu*, (76), 195–196.

« César et Drana »

Texte d'Isabelle Doré. Mise en scène : Isabelle Villeneuve, assistée de Josée Kleinbaum ; scénographie : Martin Ferland ; éclairages : Louise Lemieux ; costume : François St-Aubin ; conception sonore : Catherine Gadouas. Avec Julie Vincent (Drana). Production du Théâtre d'Aujourd'hui, présentée à la salle Jean-Claude Germain du 14 avril au 11 mai 1995.

La cigale et le cheval

On les appelle Tsiganes, Gypsies, Gitans ou Romanichels, autant de noms et de sobriquets que leur ont attribués les peuples sédentaires d'Europe ou d'ailleurs. Ce sont les Roms. Ils ont fasciné, sur leur passage, les *gorgios*, les non-Tsiganes, comme fascine une ombre en plein soleil, chargée de mystères et de légendes. Aujourd'hui, les Roms se sédentarisent ; peu à peu, la culture et la langue — le romani —, se perdent dans

la nuit du temps. Fascinée, elle aussi, par « les dernières cigales heureuses », Isabelle Doré a voulu lever le voile sur cette culture et rendre hommage à ses forces vives. Elle nous présentait donc, en avril dernier, *César et Drana*, un texte empreint de culture rom, de sa passion pour la vie et de sa solitude face à la mort.

Seule en scène, Julie Vincent incarne Drana, une Tsigane parvenue au terme de son parcours. À ses pieds gît César, son vieux compagnon de route épuisé par toute une vie d'errance. Drana a toujours vécu selon le précepte gitan qui dit que « si tu restes immobile, la sueur qui coule de ton front creuse ta tombe¹ ». Avant de s'immobiliser tout à fait aux côtés de son cheval, Drana accomplit donc son dernier voyage, sorte de traversée narrative à travers laquelle elle rassemble les joies, les deuils et les combats qui ont jalonné sa vie de bohémienne. Toutefois, le spectateur y assiste, je dirais, plus qu'il n'y entre, et c'est ce qui fait de *César et Drana* un spectacle à moitié réussi, pas vraiment mauvais puisque la performance de Julie Vincent nous réserve de très beaux moments, mais pas dénué non plus de quelques longueurs, de moments creux qui nous distraient sans nous atteindre, un peu comme une invitation au voyage qui ne nous serait pas adressée.

Le spectacle avait tout, pourtant, pour remporter sa mise : un texte qui explore une matière riche sur le plan théâtral, une comédienne aguerrie et inspirée, une scénographie simple mais sensible aux enjeux du texte et à l'univers du personnage. Seulement voilà : le tout petit

1. Dans le programme.

Julie Vincent. Photo : Daniel Kieffer.



espace scénique aménagé pour cette production étouffait le souffle qu'on aurait voulu sentir se dégager du jeu de Julie Vincent pour lui permettre de s'approprier pleinement le texte, pour l'autoriser, en quelque sorte, à le parfaire. Ensermée dans cet espace restreint, piégée par une scène construite sur un monticule de sable, la comédienne semblait avoir quelque mal à relever ce défi d'équilibriste et à donner, en même temps, toute sa mesure à un personnage démesuré, débordant, vibrant. Le spectateur en retirait une impression de promesse non tenue, de ruptures continues dans un univers où il n'a pas pu entrer. Il aura fallu nous contenter de l'émotion qui nous gagne à la fin du spectacle, lorsque nous parvient le dernier chant de la cigale et que, comme les lignes d'une main que l'on ne nous a jamais tendue, nous apercevons les traces de ses pas dans le sable.

Diane Godin

« L'École des bouffons »

Texte de Michel de Ghelderode. Mise en scène : Stéphane Cheynis ; scénographie et costumes : Louis Hudon. Avec Phoebe Greenberg (Horrit), Rénald Laurin (Galgut), Leni Parker (Serlap), Patrice Savard (le chevalier Folia), Stéphane Séguin (Bifrons) et Françoise Simon (Moscul). Production des Créations Diving Horse, présentée au Théâtre de la Bibliothèque du 30 mars au 22 avril 1995.

Heureux théâtre burlesque

L'univers dramatique de l'écrivain belge Michel de Ghelderode est au théâtre du XX^e siècle ce que les tableaux du peintre flamand Jérôme Bosch sont à la peinture du XV^e. Bien que plusieurs lustres, guerres et épidémies séparent les deux hommes, la comparaison est obligatoire, d'autant plus qu'ils partagent le même univers géographique et imaginaire. Dans leurs œuvres triomphent la subversion, le mal, la folie et la mort, incarnés par des êtres mi-animaux, mi-humains, au corps difforme, qui vivent dans un monde situé entre le ciel et l'enfer. C'est le lieu de prédilection des fous, des bouffons, de ces êtres de pulsions magnifiés qui ont chacun une tare propre, personnifiant les hommes dans ce qu'ils ont de plus vil, monstrueux, pestilentiel et méchant ; de ces êtres de plaisir, aussi, que l'on voit apparaître chaque fois qu'il y a fête, carnaval, émeute, festin, beuverie ou orgie. Que *l'École des bouffons*,